



LouiSimone GALLERY  
Guirandou

LIBÉRATION  
7 juin 2021



Image tirée de la série  
**Edification**  
du  
photographe Alun Be.  
PHOTO ALUN BE

## Au Quai-Branly, «Ex Africa» abolit le primitivisme

A rebours de la vision de l'exposition «Primitivism» au MoMA en 1984, le critique et historien de l'art Philippe Dagen nourrit une réflexion passionnante sur les liens entre la création contemporaine et les arts africains anciens.



Un masque mempo  
signé Emo de  
Medeiros.

PHOTO PAULINE GUYON.  
QUAI-BRANLY

Une idée pour le musée du Quai-Branly (qui ne doit certes pas manquer de propositions non sollicitées) : pourquoi ne pas consacrer un espace, de manière permanente, au propos développé par l'expo *Ex Africa* ? Le parcours se propose d'examiner la présence des arts anciens d'Afrique dans l'art contemporain, mais de cette ambition, sur le papier assez rectiligne, naissent une foule de questionnements passionnants. Garder l'expo en ces lieux, au moins en partie (l'on imagine mal la possibilité financière de mobiliser l'ensemble...) aurait deux mérites : régler une bonne fois pour toutes son compte à la vision «primitiviste» des arts anciens d'Afrique – arts dont, par ailleurs, le musée reforge, et vision dont il pourrait avoir la tentation – et proposer un laboratoire de création et de réflexion sur des sujets d'actualité. Notamment celui, épineux, des restitutions, qui concerne directement le musée.

**Artefacts.** Du primitivisme, donc, *Ex Africa*, évoque l'histoire dès la première salle, posant rapidement qu'il n'en sera pas question ici. Est rappelée l'existence d'une autre expo dont celle-ci serait le contre-projet : *Primitivism*, qui s'est tenue au MoMA de New York en 1984, dont le sous-titre («affinité du tribal et du mo-

derne») annonçait une vision purement esthétique des arts anciens d'Afrique (mais aussi océaniques et amérindiens) tel un grand réservoir de formes où les avant-gardes européennes seraient allées piocher. *Ex Africa*, sous le commissariat du critique et historien de l'art Philippe Dagen, qui a consacré en 2001 un ouvrage à la question, a la volonté de se tenir loin de ces rapports de sujétion et d'appropriation, d'abord en les déconstruisant, ensuite en proposant d'autres liens possibles, vivaces, aux arts anciens d'Afrique – c'est plus enrichissant, subtil, et un peu moins resserré.

Première étape, donc : vacciner à jamais les visiteurs de leur éventuel attrait pour la bimbeloterie exotique, au premier rang de laquelle figurent des masques et statuettes qui, après avoir été captées par les musées occidentaux, sont devenus sous leur forme d'ersatz des marchandises contemporaines mondialisées.

La grinçante installation de Dinos et Jake Chapman, *The Chapman Family Collection* (2002), expose ainsi dans une respectueuse pénombre de faux artefacts et vrais modèles du genre, dont on se rend rapidement compte qu'ils citent tous discrètement une célèbre marque de fast-food américaine (type statuette cloutée avec une bouille de hamburger). Bertrand Lavier vise, lui, le devenir déco-chic d'archétypes vidés de leur sens, avec ses figurines intitulées *Mamba* ou *Ibo*, comme dans un catalogue de maison de vente, réalisées en clinquant bronze nickelé. Quant à Jean-Michel Alberola, il cingle dès 1985 dans *Commerce*, accrochage de pastels de petits sièges «ethniques», la banalisation d'une culture devenue un consommable comme les autres.

Pour sortir de cette impasse, le reste du parcours dessine les manières de redonner vie à ces formes. Emo de Medeiros anime les yeux de ses masques de plumes mempo avec des vidéos, ou insère un petit écran sonore au cœur de son fascinant *Cymbalics OIII (Time)*, le masque de capsules métalliques sem-

blant dès lors hanté, mais par la grâce de nouvelles technologies. Plus loin, Alun Be poursuit l'idée dans la belle série de photos *Edification*, dont tous les personnages sont affublés, dans la vie quotidienne, de masques de VR.

**Copies 3D.** L'ultime moment, consacré à «l'activation» des références aux arts anciens, se disperse un peu tous azimuts, peut-être car constitué en partie de quatre grandes commandes qui n'ont pas vocation à se ranger sagement ici ou là, peut-être aussi parce que les œuvres les plus marquantes ne se sont pas tant emparé de symboles anciens que d'objets contemporains qui circulent désormais plus largement, ou sont parvenues à faire une synthèse entre les deux. Telle l'impressionnante *No Return* de Romuald Hazoumè, dont la forme évoque un grand symbole divinatoire autant que le *Spiral Jetty* de Robert Smithson, formée par des milliers de semelles de tongs ramassées sur les plages du Bénin, et perdues par des migrants embarquant pour le voyage vers l'Europe.

Un peu à part, les *Entrelacs de l'objet* de Kader Attia, installation de vingt-trois copies 3D d'artefacts d'art ancien (dont certains sont détenus par le musée) projette leur ombre sur un écran où est diffusée une enquête filmée consacrée au thème de la restitution. Se succèdent à l'écran le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne, un descendant du roi d'Abomey, les chercheurs Felwine Sarr et Bénédicte Savoy, un descendant du général Dodds... Le montage des propos est d'une grande intelligence, qui rebondit sur le «métissage» et la qualité désormais «mutante» de ces objets, leur potentiel d'«objets de paix» et d'échange. Ces paroles les animent d'une charge neuve, les «activant» pour nous plus encore que s'ils étaient allumés de l'intérieur.

ELISABETH  
FRANCK-DUMAS

**EX AFRICA**  
au musée du Quai-Branly,  
à Paris (75007),  
jusqu'au 11 juillet.